

reconstitue la vie publique d'Hypatie et son rôle dans la cité, y compris ses relations avec les sphères dirigeantes. Le chapitre 7 (« Hypatia's Sisters », p. 93-106) fait une digression en évoquant quatre autres femmes philosophes, Pandrosion, Sosipatra, Asclepigenia et la femme de Maxime d'Éphèse, à partir desquelles Watts tente de compléter son portrait d'Hypatie. Il s'y interroge notamment sur l'impact de leur genre sur les choix de vie que ces femmes ont posés en devenant et en s'affichant comme philosophes. Dans « Murder in the Street » p. 107-120, Watts dépeint la situation politique et sociale à Alexandrie dans les années précédant 415 et décrit de la façon la plus détaillée possible le déroulement du meurtre d'Hypatie. Le chapitre 9 (« The Memory of Hypatia », p. 121-134) est consacré à la présentation d'Hypatie par les auteurs postérieurs. Cette partie constitue en réalité une présentation critique du corpus des différentes sources concernant la philosophe, à l'exception du témoignage des lettres et traités de son contemporain Synesios et de l'épigramme controversée que consacre Palladas à une certaine Hypatie, que Watts a décidé d'écarter. Dans « A modern Symbol » p. 135-147, l'auteur passe en revue la réception du personnage à partir de l'époque moderne jusqu'à aujourd'hui, que ce soit dans la littérature, la peinture, la photographie ou le cinéma. Le livre se clôt par une brève conclusion (« Reconsidering a Legend » p. 149-155), les notes de fin, une bibliographie et un index *nominum* et *rerum*. L'apport de ce livre foisonnant ne réside pas dans une nouvelle lecture des sources concernant la philosophe, à l'exception des pages consacrées à la *Chronique* de Jean de Nikiou (p. 131-134). L'intérêt principal du livre est à trouver dans la mise en relation des rares informations disponibles sur Hypatie avec le monde intellectuel, social, politique et religieux alexandrin que l'auteur connaît particulièrement bien. Le livre est parfois moins le portrait d'une femme, à laquelle l'auteur porte une admiration non dissimulée, que celui de la société dans laquelle elle a vécu. À force de vouloir tirer le meilleur parti de ces témoignages extérieurs, l'auteur émet de très nombreuses conjectures en imaginant comment Hypatie aurait pu réagir dans telle situation, en supposant ce qu'elle a dû ressentir face à tel événement ou encore en déduisant sa pensée à partir de celle d'autres dont elle a été proche, et notamment son élève Synésios. On en oublie parfois le caractère extrêmement restreint et éclaté du corpus des témoignages anciens sur la philosophe elle-même, à propos de laquelle nous ne savons en définitive que peu de choses. Que l'on suive ou non l'auteur dans tous ses développements, le livre n'en est pas moins très réussi, didactique et agréable à lire. Le livre intéressera tous ceux qui veulent en connaître davantage non seulement sur la figure marquante d'Hypatie mais aussi, de façon plus large, sur le monde intellectuel de la fin de l'Antiquité.

Aude BUSINE

Sigrid SCHOTTENIUS CULLHED & Mats MALM (Ed.), *Reading Late Antiquity*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2018. 1 vol. relié, 267 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, Neue Folge, 2. Reihe, 156). Prix : 48 €. ISBN 978-3-8253-6787-9.

Beaucoup de collègues sont familiarisés avec les études du *Nachleben* de l'Antiquité classique. La parution d'un volume sur la *Wirkungsgeschichte* de l'Antiquité tardive, qui au cours des dernières décennies est devenue un domaine de recherches

fructueux, n'est pas une surprise, le contenu de cette collection était toutefois une révélation pour moi. Le présent volume ne traite pas seulement de romans et de poésie de différents pays d'Europe, mais aussi d'un certain nombre d'études importantes qui se rapportent à l'histoire de la civilisation européenne. – Les trois contributions de la première partie du volume (p. 15-70) peuvent servir jusqu'à un certain point d'introduction théorique et méthodologique. James Uden exprime l'idée que la littérature de l'Antiquité tardive (c'est-à-dire la période entre l'Antiquité classique et le Moyen Âge : « a period... 'in-between' »), peut représenter « untimeliness » et « multiple temporalities ». Comme icônes de cette littérature, il présente d'une part le *Pervigilium Veneris* (« a text out of time », dont la datation est d'ailleurs incertaine), d'autre part le roman *Marius the Epicurean: His Sensations and Ideas* (1885), écrit par le philologue classique Walter Pater, qui dans cet ouvrage littéraire donne libre cours à son imagination en décrivant la genèse du *Pervigilium Veneris* ; d'ailleurs cet auteur a combattu la conviction que l'Antiquité tardive était une période de décadence. – Marco Formisano souligne « the otherness of late antique literature » et la rupture entre l'Antiquité classique et l'Antiquité tardive ; il prend pour point de départ les idées que Walter Benjamin (1892-1940) a formulées sur les notions *Ursprung* (« an original moment... that disturbs and disrupts »), *déviations* et *marginalité* et défend une approche « anachronique » des textes. En outre, il suit Benjamin dans son combat contre l'historicisme. En ce qui concerne la littérature de l'Antiquité tardive, il attire l'attention sur la présence des phénomènes de la fragmentation, de l'allégorie et de l'allégorèse ; comme exemple il examine l'épopée *De raptu Proserpinae* de Claudien qui, dans le sillage de la *praefatio*, peut être interprétée d'une façon allégorique. – À la différence de Formisano (p. 34 ; cf. les p. 39 et 41), je ne pense pas qu'il se trouve encore beaucoup de philologues classiques et historiens de l'Antiquité pour nier la rupture entre la littérature de l'époque classique et celle de l'Antiquité tardive. Je ne suis pas non plus d'accord avec ce que l'auteur affirme à la p. 39 : « The typical statement sounds like this: Claudian, Prudentius, or Ausonius are great poets because they extensively allude to and rework Virgil, Ovid, or Statius ». – Jesús Hernández Lobato démontre que les théoriciens du postmodernisme s'inspirent partiellement de l'Antiquité tardive, entre autres sur la théologie négative (particulièrement de Denys l'Aréopagite) et sur l'interprétation allégorique des textes (en particulier la doctrine des quatre sens de la Bible – saint Augustin discerne dans le *De Genesi ad litteram*, comme on sait, la signification historique, la signification allégorique, la signification morale et la signification anagogique). Nous savons que les *Confessions* de saint Augustin sont l'ouvrage le plus connu et le plus souvent lu de l'Antiquité tardive ; mais ici nous apprenons que Wittgenstein était obsédé par les *Confessions* et que Derrida et Lyotard ont suivi dans leurs écrits autobiographiques (respectivement *Circonfession* et *La confession d'Augustin*) les traces de saint Augustin. – La deuxième partie du volume (« Decadence and Decline », p. 71-179) comprend six contributions. Olof Heilo nous apprend que Jacob Burckhardt dans son livre *Die Zeit des Constantins der Grossen* (1853) a prononcé le jugement que l'art de l'Antiquité tardive était un art dégénéré, jugement qu'il a retiré ultérieurement. – Plus captivante est l'étude que Scott McGill consacre au roman *À rebours* (1884) de Joris-Karl Huysmans. Des Esseintes, « a decadent antihero » dont nous découvrons la bibliothèque latine et qui représente la mentalité « fin-de-siècle », préfère « la déca-

dence » des auteurs de l'Antiquité tardive au canon classique. L'Antiquité tardive est ici l'emblème d'une décadence jugée d'une façon positive. L'Antiquité tardive, qui commence selon nous en 284, fait pour Huysmans partie d'une période plus large (voir la p. 87, n. 8 ; cf. sur la délimitation de l'Antiquité tardive aussi *infra*). Parmi ses textes préférés, Des Esseintes compte entre autres le *Satyricon* de Pétrone, les *Métamorphoses* d'Apulée et le *Cento nuptialis* d'Ausone ; il fait l'éloge de Claudien, mais sélectionne ce qui concorde avec sa propre vision de l'Antiquité tardive. – Après ce roman, est examiné une nouvelle fois un essai qui se rapporte à l'histoire de la civilisation : Stefan Rebenich traite de *Der Untergang des Abendlandes* (1918-1922) d'Oswald Spengler. Il y a deux points qui me semblent importants pour l'étude de l'Antiquité tardive : 1° Spengler renonce à l'an 476 comme limite chronologique entre deux périodes et il ne considère pas l'Islam comme la fin de l'Antiquité mais comme faisant partie intégrante de cette période ; 2° sa conception de l'Antiquité comporte aussi une extension géographique du domaine de recherches ; Spengler accentue l'interdépendance du monde étudié par les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité d'une part et du monde oriental d'autre part. – Sigrid Schottenius Cullhed décrit quelques étapes de la réception remarquable de Rutilius Namatianus ; Gibbon a considéré ce poète comme un représentant de ceux qui ne pouvaient pas tourner le dos au passé splendide de Rome ; après la Révolution française on a perçu le poète comme un homme passionné et sensible ; la propagande du fascisme italien a abusé de son hymne à Rome – Dans son roman *Der heilige Palast* (1922), Alma Johanna Koenig a opposé son image de l'impératrice Theodora à l'image que Procope de Césarée a peinte dans ses *Anecdota* ; sous l'influence de la *Wiener Moderne*, la romancière juive-autrichienne a voulu décrire le luxe de Byzance, la ville « orientale » de l'Antiquité tardive ; c'est ce que nous montre la contribution claire et attrayante d'Henriette Harich-Schwarzbauer. – Dans la dernière contribution de cette partie du recueil, Chiara O. Tommasi nous explique pourquoi l'opéra *La fiamma* de Claudio Guastalla et d'Ottorino Respighi (de 1934) est situé dans le cadre « oriental » et « décadent » de la ville de Ravenne à la fin du VII^e siècle. – La première étude de la troisième partie du recueil (« Continuities and Transformations », p. 181-256), écrite par Ad Putter, est un type d'étude classique sur la continuité remarquable qui caractérise la tradition de la paraphrase poétique du récit biblique sur Jonas ; mais nous sommes surpris par la variante humoristique d'un Jonas chauve pas très intelligent (voir la *Cena Cypriani*, l'*Archipoeta*, le poète latin Marbode de Rennes (†1123) et le roman de chevalerie *Sir Gawain and the Green Knight* écrit en moyen anglais aux environs de 1390). – David Westberg nous conduit de nouveau vers l'Orient ; il étudie la façon dont l'auteur byzantin Jean Phocas (XII^e siècle), dans sa description des monuments de la Terre Sainte, a imité et visualisé les discours de Choricus de Gaza (du VI^e siècle). – Dans une étude intrigante, Helena Bodin traite d'un roman remarquable de 1986, *Le voleur*, du romancier suédois Göran Tunström ; elle aborde ce roman « from the perspective of cultural memory studies ». Au centre de ce livre, on retrouve « an obsession with writing » et aussi une obsession pour les manuscrits, e.a. le *Codex argenteus*, manuscrit gothique du temps de Theodoric le Grand, conservé à la bibliothèque universitaire d'Uppsala ; la source la plus importante du récit sur l'Antiquité tardive qui apparaît dans ce roman est le récit historique de Procope sur les guerres contre les Goths (*Bella* V-VIII). – Catherine Conybeare attire notre

attention sur quelques parallèles profonds (entre autres le sentiment et l'idée d'être « out of place ») entre les *Confessions* de saint Augustin et l'ouvrage autobiographique *Out of Place: A Memoir* (1999) de l'orientaliste palestinien Edward W. Said. Cette étude termine dignement le volume. – Voilà un recueil vraiment instructif et attrayant. C'est une bonne chose que les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité visitent de temps en temps ce qui se trouve dans la périphérie de leur domaine habituel. Cet ouvrage concerne la réception de l'Antiquité tardive dans la littérature et dans les études d'histoire de la culture occidentale. En marge de ce compte rendu, je voudrais faire remarquer que les éditeurs du volume n'ont pas pris en considération l'influence théologique très profonde que les Pères de l'Église de l'Antiquité tardive ont exercée sur le développement du christianisme ; de même on n'a pas attiré l'attention sur la présence de la littérature chrétienne de l'Antiquité tardive dans l'enseignement médiéval et dans celui des humanistes et des jésuites (voir par ex. Umberto Eco, *Le nom de la rose*).
Willy EVENEPOEL

Louis GODART & Anna SACCONI (Ed.), *Supplemento al Corpus delle iscrizioni vascolari in lineare B*. Pisa – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 19 x 27,5 cm, 224 p., ill. (BIBLIOTECA DI PASIPHAE, 11) Prix : 225 €. ISBN 978-88-6227-947-5.

Les textes grecs les plus anciens, écrits en syllabaire linéaire B (deuxième millénaire avant J.-C.), ont presque tous été tracés sur tablettes d'argile. Pourtant, on en connaît quelque 180 qui ont été peints ou (rarement) gravés sur des récipients. Ces « vases inscrits » sont pour la plupart des amphores « à étrier » qui servaient à transporter probablement de l'huile. Pourquoi ont-ils été inscrits ? C'est une question fortement débattue (voir mes vues dans *Kadmos* 49 [2010], p. 47-92), d'autant plus que leur petit nombre contraste avec la quantité incalculable d'amphores « à étrier » mycéniennes anépigraphes. Anna Sacconi avait publié en 1974 le corpus des « vases inscrits » disponibles à l'époque. Son mari, Louis Godart, et elle publient aujourd'hui un supplément bienvenu consacré à 48 nouveaux documents, dont pas moins de 29 viennent de Crète occidentale (La Canée, Kastelli). Voici le plan du livre. Après l'introduction, viennent : 1) l'édition des inscriptions, presque toutes attestées sur des vases très fragmentaires. Dessins, excellents, de Renate Sponer et édition de Godart-Sacconi ; 2) les photographies en couleurs (véritablement admirables ; au format 1:1 pour les fragments, 1:3 pour les vases entiers, plus quelques-unes en 3:4) de Kostantinos Xenikakis ; 3) par Godart-Sacconi, identification des mains de scribe et dessins de tous les textes qui leur sont attribués ; 4) des dessins de chaque exemplaire des signes linéaires attestés sur les vases édités ; 5) des index des signes et mots linéaire B sur « vases inscrits ». Comme il s'agit d'un corpus, il n'y a, comme de juste, aucune interprétation ni commentaire des inscriptions. L'ouvrage est magnifiquement présenté et sera incontestablement utile. Outre la facilité de trouver réunis tous les textes publiés à ce jour et dispersés jusqu'ici, il livre quelques nouvelles lectures (aucune n'est révolutionnaire). Il fournit aussi toutes les datations disponibles, l'individualisation de 21 scribes différents (ce qui constitue un beau progrès), les différents sites où les « vases inscrits » par les scribes identifiés ont été trouvés (la